

## Écritures et Résurrection de Jésus. Une lecture du premier discours de Pierre (Ac 2, 14-36)

C'est par le témoignage des apôtres que nous est révélée la résurrection de Jésus-Christ. Mais ces premiers témoins, qu'ont-ils cru, et comment ont-ils fait pour nous transmettre leur foi ? Selon Jean, l'acte de croire intègre deux composantes : la vision du tombeau vide, et la compréhension des Écritures. L'une et l'autre vont de pair. *"Il vit et il crut"*, est-il écrit du disciple bien-aimé. Certes, ce qui retint d'abord le regard, ce furent les traces de l'ensevelissement. Mais celles-ci suscitérent plus qu'une constatation, une "vision" associée à la mémoire des Écritures : *"ils n'avaient pas encore compris l'Écriture, qu'il devait ressusciter des morts"* (Jn 20, 9). Cet appel à l'Écriture pour soutenir la foi en la résurrection est constant dans le Nouveau Testament. Pour ne citer qu'un exemple, lors de là prédication de Paul aux juifs de Thessalonique : *"Il leur expliquait [les Écritures], établissant que le Christ devait souffrir et ressusciter des morts, - et le Christ, disait-il, c'est ce Jésus que je viens annoncer"* (Ac 17, 3). Cette corrélation entre la compréhension des Écritures et l'événement de la résurrection pose deux questions : 1) pourquoi faut-il faire appel aux Écritures, en l'occurrence l'Ancien Testament, pour penser la résurrection ? 2) inversement, pourquoi faut-il attester la résurrection pour entrer dans la pleine intelligence de Écritures ?

# I

## Une hypothèse de lecture

1) La nécessité d'un recours aux Écritures au sujet de la résurrection de Jésus tient, d'une part, aux traits singuliers de ses apparitions et, d'autre part, à ce qui en fait à proprement parler un objet de foi.

Les récits de résurrection de Jésus se démarquent sans conteste des autres récits de même genre mentionnés dans le Nouveau Testament, par exemple la résurrection du fils de la veuve à Naïn, ou celle de Lazare. Personne n'a assisté à l'événement même de la résurrection de Jésus, à l'inverse de ce qu'ont pu voir ailleurs les foules ou l'entourage du thaumaturge. Autres singularités internes au récit : à côté des marques indubitables de la "réalité" du corps ressuscité, le caractère privé des apparitions, réservées aux seuls disciples, leur diversité, l'impossibilité de suivre Jésus dans ses allées et venues, sa disparition finale. Jésus ne serait-il apparu que pour disparaître ? Tout se passe comme si le corps de Jésus ne se dévoilait que dans le retrait d'un réel impossible à décrire sous l'alternative de la présence et de l'absence, du visible ou de l'invisible, mais qui pourtant soulève chez les disciples une appréhension sans prise, une foi capable de croire sans voir.

Ce qu'on voit n'est donc pas ce qu'on croit. Qu'y a-t-il à croire dans la résurrection de Jésus ? Les apparitions de Jésus, si décisives soient-elles, n'ont pas suffi à remplir la foi des apôtres : il y avait dans la résurrection de Jésus quelque chose de plus important à comprendre que le simple fait d'échapper à la mort. Car si la résurrection n'était pas la garantie de l'identité messianique de Jésus et donc de la venue du Royaume de Dieu, elle se ramènerait à un événement sans doute merveilleux, mais marginal, sans portée pour l'avenir du peuple de Dieu. La résurrection de Jésus ne prend tout son sens que sur l'horizon de l'instauration définitive du Royaume de Dieu, laquelle suppose l'envoi du Messie, c'est-à-dire du Christ. Mais comment imaginer un Messie souffrant et rejeté du peuple ? Seules les Écritures pouvaient faire accepter que le Messie *devait* souffrir et ressusciter. C'est ainsi que Paul soutenait la foi des disciples et "réfutait vigoureusement les juifs en public, démontrant par les Écritures que Jésus est le Christ" (Ac 18, 28). Ainsi, le recours aux Écritures, montrant la nécessité de ce qui "devait arriver" pour le salut des hommes, d'une part arrache la crucifixion à la contingence d'un fait divers et, d'autre part, fait de la résurrection

une bonne nouvelle pour tous les hommes. *“Et nous, nous vous annonçons une bonne nouvelle : la promesse faite à nos pères, Dieu l’a accomplie pour nous, leurs enfants, en ressuscitant Jésus, tout comme il est écrit au Psaume 2 : Tu es mon Fils, c’est moi qui t’ai engendré aujourd’hui”* (Ac 13,32-33). La résurrection, pour autant qu’elle s’insère dans un parcours qui, partant de la promesse, atteint finalement les enfants du Père en passant par la mort et la résurrection de Jésus-Messie, voilà ce qui en fait proprement un objet de foi. Et cette foi se fonde sur la soumission aux Écritures. Sans elles, la résurrection resterait impensée.

2) Si la résurrection cherche son sens dans les Écritures, celles-ci attendent de la résurrection leur référence ultime. Caché dans les promesses, le sens passe avec Jésus de l’ombre à la lumière. C’est pourquoi le Nouveau Testament, en attestant la mort et la résurrection de Jésus, y voit *l’accomplissement* de l’Ancien Testament. Jésus met fin aux Écritures anciennes, non pas en les terminant, encore moins en les annulant, mais en les portant à leur fin, c’est-à-dire à leur achèvement. Précisons que cet accomplissement ne consiste pas simplement dans le passage de connaissances et pratiques anciennes à des connaissances et pratiques nouvelles, mais dans l’avènement, selon le droit fil du texte, d’un lecteur parfait des Écritures, parfait parce que son franc-parler en renouvelle l’énonciation et, mieux encore, parce qu’il inscrit les mots de l’Écriture sur son propre corps : *“De sacrifice et d’offrande, tu n’as pas voulu. Mais tu m’as façonné un corps. Holocauste et sacrifices pour le péché ne t’ont pas plu. Alors j’ai dit : Me voici”* (Hé 10, 5-7). Ce faisant, il accomplit les Écritures, non par des discours supplémentaires, mais par l’offrande de son corps aux marques identificatrices du Serviteur : les clous pour les mains et les pieds, le vinaigre pour la soif, la lance pour le côté. *“Finalement, la croix est son écriture, son acte prophétique autographe, signature du Fils”* <sup>1</sup>.

Ce qu’atteste les Écrits du Nouveau Testament, c’est l’identification du Messie dans la personne de Jésus. Ajoutons que par cette référence, non seulement ils donnent des Écritures une interprétation nouvelle, mais ils fournissent la possibilité même de leur lecture, en résolvant les difficultés que pouvaient soulever des informations discontinues,

1. Paul BEAUCHAMP, “Théologie biblique”, dans *Initiation à la pratique de la théologie*, t. 1, Cerf 1982, p. 225.

fragmentaires, ou apparemment inconciliables, comme on le montrera. Si la résurrection de Jésus reste ce mystère d'un réel visible/invisible, elle n'en est pas moins cette lumière noire qui prouve son existence par l'éclairage qu'elle projette sur les Écritures.

Je propose à présent de vérifier et d'approfondir l'hypothèse avancée sur le discours de Pierre le jour de Pentecôte. Pour ce faire, je reprendrai et synthétiserai les analyses d'un cours inédit de François Martin sur les Actes : manière de rendre hommage à ce "lecteur" trop tôt disparu <sup>2</sup>...

## II

### **Le discours de Pierre (Ac 2, 14-36)**

Le discours de Pierre cherche à rendre compte des événements qui viennent de se produire à Jérusalem. Ce sont : la descente de l'Esprit sur le groupe des disciples, le coup de vent, la division du souffle en langues de feu, le parler en langues, la possibilité de son écoute dans les différents dialectes des juifs pieux venus de toutes nations, enfin la proclamation des "merveilles de Dieu". L'enchaînement de ces figures décrit assez exactement les conditions nécessaires à l'effectuation de la parole : le souffle initial, le flux sonore, son articulation par la langue, sa dénotation d'après différents dialectes, enfin l'émergence pour l'esprit d'une signification commune, correspondant au souffle initial : la diffusion des "merveilles de Dieu".

Ce premier temps du langage parlé sera suivi d'un second : le discours de Pierre. Le rapport entre ces deux temps peut se comprendre à l'aide d'une analogie. Le premier temps se passe à l'intérieur "du dialecte où nous sommes nés", c'est-à-dire la "langue maternelle", comme traduit la TOB. Ce qui arrive alors est comparable au temps du babil et de la lallation (cf. la fréquence du verbe *lalein*) : l'enfant entend d'abord le langage de la mère qui lui parle, et qui lui parle du Père dans la langue du pays natal. Analogiquement, les foules entendent ainsi parler de "Dieu" dans leur langue maternelle : mais cela ne va pas plus loin.

---

2. Cf. également L. PANIER, "Comprenez pourquoi vous comprenez", *Sémiotique et Bible*, 23, p. 20-43.

Dans un deuxième temps, le discours de Pierre opère une double transformation : d'une part, au premier état de la langue, il substitue la langue dans son plein emploi discursif et argumentatif ; d'autre part, il explique au nom de quoi ou de qui on peut entendre parler de Dieu. Cet effet de révélation est possible, dit Pierre, grâce au nom de Jésus que Dieu, en le ressuscitant des morts, a fait Christ et Seigneur. Bref, quand Pierre prend la parole, il dit à son auditoire : "comprenez ce que vous entendez"!

Car subsiste dans la foule un étonnement, qui revêt deux questions :

1) "Qu'est ce que cela signifie" ? - on entend mais on ne comprend pas bien.

2) "Ils sont pleins de vin doux" - manière rapide de refouler l'étrangeté perçue. C'est à ce moment qu'intervient le discours de Pierre...

Il comprend deux parties : le rappel de la prophétie de Joël : "*Je répandrai mon Esprit sur toute chair*" (2, 14-21) - le résumé de la mission de Jésus le Christ, jusqu'à sa mort et sa résurrection (2, 22-36). Est-il besoin de faire remarquer que l'organisation de ce discours est une application remarquable du schéma proposé plus haut : l'événement vécu par la foule, son étrangeté, prend sens d'être rapporté à la promesse prophétique ; inversement la promesse atteint sa vérité ultime du fait d'être re-connue dans l'événement. C'était dit, mais je ne l'avais pas entendu : "On n'entend les prophéties que quand on voit les choses arrivées" (Pascal, *Pensées*, Br. 698).

Cette propriété de la promesse d'être ré-entendue à neuf, suppose que quelque chose de *neuf* soit advenu, ce que Pierre repère de deux façons :

- la promesse est reconnaissable dans le parler en langues imputable à l'effusion de l'Esprit ;

- cette effusion est elle-même imputable à l'itinéraire de Jésus que Pierre va retracer jusqu'à ce moment où Jésus "*a reçu du Père l'Esprit-Saint et l'a répandu comme vous le voyez et l'entendez*" (2,33).

## La prophétie de Joël (2, 17-21)

La prophétie de Joël se décompose en deux temps : a) "*aux derniers jours*"<sup>3</sup> - un temps de gratification (17-18), b) "*avant le Jour du Seigneur*", - un temps d'épreuve (19-20).

a) Le premier temps débute par l'annonce de l'effusion de l'Esprit sur toute chair et sa réalisation coïncide pour Pierre avec l'aujourd'hui des événements de Pentecôte. Ce don de l'Esprit, c'est la capacité éprouvée par les disciples et les juifs de parler et d'entendre les merveilles de Dieu à travers la diversité des langues. On peut résumer ainsi les effets de connaissance annoncés par l'oracle : "prophétiser, avoir des visions et des songes".

Ajoutons que ce don est fait à toute chair selon que chaque chair est située dans la génération humaine et la différence sexuée : "jeunes et vieux, fils et filles". Le don prend des formes variées, mais il ne sélectionne pas les anciens au détriment des jeunes, ni les fils plutôt que les filles. En revanche, il réfère tous et chacun à une place unique : celle de serviteurs et de servantes vis-à-vis de celui qui donne de parler dans l'Esprit.

b) Le deuxième temps fait état de "prodiges opérés dans le ciel" et de "signes sur terre"<sup>4</sup>. Ces prodiges et signes font contraste avec les dons de l'Esprit puisque leur rôle est d'obscurcissement et de voilement : au ciel, le soleil changé en ténèbres, la lune en sang ; sur terre, sang, feu, et nuage de fumée. Tous les repères du cosmos sont effacés. Cependant signes et prodiges ne sont pas finalement orientés vers l'anéantissement ou l'aveuglement, mais vers une performance salvatrice : "*quiconque invoquera le Nom du Seigneur sera sauvé*". C'est dire que la phase apparemment catastrophique n'est que l'envers de la diffusion de l'Esprit. Elle souligne les deux conditions pour que la chair parle dans l'Esprit :

- que ce don lui soit adressé à partir de la promesse,
- qu'elle ait fait l'expérience que les éléments donnant stabilité et sens à notre habitacle - le monde - puissent être opacifiés, voilés,

---

3. Précision apportée par Luc.

4. La mention des "signes" est ajoutée par Luc afin de bien mettre la prophétie en parallèle avec ce qui sera dit de Jésus au v. 2,22 : "homme démontré par Dieu pour vous au moyen de puissances, prodiges et signes".

retirés. Comme la clarté des étoiles s'efface devant le soleil, celle du soleil et de la lune s'effacera devant "l'éclat" du jour du Seigneur. De fait, l'ordre du monde sera ébranlé radicalement par les signes et les prodiges opérés par l'Autre que lui-même - mais dans cette épreuve-là toute chair ne risquera pas forcément la mort, car il lui est donné de pouvoir "invoker le Nom du Seigneur". C'est de cette invocation qu'elle reçoit la vie : d'être sauvée ou sauvée. L'opérateur du salut, c'est le Nom, et non pas le Cosmos.

### **L'aventure de Jésus**

Cette deuxième partie du discours de Pierre se divise, après une brève introduction (22-24), en deux moments distincts, à l'exemple de la première partie, mais en inversant les séquences : un moment d'épreuve (25-28), un moment d'exaltation (29-35).

#### *L'introduction*

Elle énonce le thème qui sera soumis ensuite à l'interprétation juste grâce aux Ecritures. S'adressant à "vous" (les juifs) Pierre dit : un homme, Jésus, a été "accrédité" (littéralement "démontré") par des miracles, signes et prodiges ; vous l'avez "fixé" (à la croix) par la main des sans-lois ; Dieu l'a "ressuscité". Trois verbes décrivent l'action dont Jésus a été l'objet : il a été "montré" par Dieu, puis "fixé" par les sans-lois, enfin "relevé" (dressé debout) par Dieu. L'action de Dieu se traduit en termes de révélation : il s'agit de "démontrer" ce qu'il a fait d'un homme, en l'accréditant par des miracles et des signes visibles, puis en le "relevant" d'une façon que l'on peut témoigner, bien qu'elle relève de l'invisible. Telle est la démonstration : une monstration du visible-invisible.

Reste à savoir comment comprendre l'opération imputable à ceux qui ont refusé les signes. Dans le fait de "fixer" Jésus sur le bois, s'agit-il d'une opération dont l'effet fut de neutraliser la monstration de Jésus, on doit-on l'intégrer dans le procès de révélation ?

La première option semble la plus évidente. En fixant l'homme sur la croix, les juifs et leurs comparses auront voulu défigurer, dégrader et rendu méconnaissable celui qu'on prétendait l'envoyé du Seigneur. En neutralisant son crédit, ils auraient fait échouer le dessein de Dieu. Mais la victoire des adversaires n'a été qu'éphémère. Dans

un second temps, Dieu redresse la situation en ressuscitant son envoyé : il donne raison aux valeurs du héros et disqualifie les valeurs de la foule juive alliée aux sans-lois. Cette structure polémique, le plus souvent acceptée, n'est cependant pas tenable pour deux raisons :

- suivant le récit de Pierre, l'élimination de Jésus s'est faite "selon le dessein établi et selon la prescience de Dieu", - elle est donc conforme au programme de Dieu.

- lors de l'exaltation du Christ, il n'y aura pas d'élimination des adversaires supposés : ils seront au contraire appelés à se repentir et à recevoir le don de l'Esprit. Le salut consistera dans l'invocation de son Nom. La mort de Jésus n'est donc ni sa défaite ni le triomphe de ses persécuteurs. Pour savoir comment elle est compatible avec le dessein de Dieu, il faut changer de point de vue - c'est-à-dire interroger l'homme en croix, ce qu'on ne peut faire sans relire les Écritures.

### *L'épreuve vécue par le Christ (25-28)*

À ce stade du discours, Pierre fait intervenir un acteur dont il dira plus loin qu'il est patriarche et prophète : David. Ce qu'a dit antérieurement David va permettre, comme pour l'oracle de Joël, de *re-connaître* ce qui s'est joué dans les événements de la mort de Jésus, de sa résurrection et de la venue de l'Esprit.

Selon Pierre, ce qu'a chanté David trouve sa pleine vérité dans ce que Jésus a connu et vécu au cours de sa passion et de sa mort. Car c'est Jésus lui-même qu'il fait parler. "David dit pour lui" - parle en sa place, de telle sorte que ses paroles prennent toute leur pertinence dans la bouche de Jésus. Elles y trouvent en effet la plénitude de leur signification parce que Jésus est dans la situation où ces paroles vont recevoir leur sens littéral. C'est ainsi que les auditeurs du discours entendent ce qu'a éprouvé le sujet lui-même, tel que "fixé" au bois de la croix, et non plus ce qu'en pensent ses adversaires.

Deux considérations orienteront la lecture de la citation du psaume 2 :

1) Les versets cités par Pierre visent une seule chose. La chose, c'est la vie de celui qui prie, sa vie par rapport à la mort, et sa mort par rapport à la vie. Cette chose, on pourrait l'appeler la "vie-mort" comme si l'une faisait bloc avec l'autre dans une proximité explosive. Or c'est

à cette réalité extrême - à ce réel-extrême qu'est vie-mort - que les paroles de David font référence : "ma vie au séjour des morts".

2) Ce point crucial est celui qu'atteint Jésus au moment précis où Pierre le fait entrer en scène : "Quand vous l'avez supprimé en le fixant par la main des sans-lois". L'homme "accrédité" ou "démonstré", c'est le même qui a été "fixé" (affiché !) à ce réel-extrême par ses adversaires. Mais leur violence n'a fait que démontrer la non violence du supplicié. Autrement dit, si la démonstration de l'homme par signes et prodiges que Dieu a faits par lui, n'a pas été reconnue, elle n'en pas moins été faite, et la mise à mort de cet homme, loin de mettre un terme à la démonstration, au contraire l'a conduit dans le réel-extrême, c'est-à-dire là où l'homme Jésus va être le plus réellement manifesté. Bref, précipiter Jésus dans la fosse n'est pas mettre un terme à la démonstration de l'homme, mais au contraire lui faire toucher le point crucial que la démonstration ne peut pas ne pas atteindre, à moins d'être finalement incomplète, voire invalide.

Examinons brièvement les paroles du Psaume 16, 9-11 chantées par David pour être entendues de la bouche de Jésus de Nazareth. Ces paroles s'ordonnent ainsi :

- 1 énoncé au présent :

*"Le Seigneur à ma droite pour que je ne sois pas ébranlé",*  
("Je" parle pour autant qu'il se réfère au Seigneur).

- 3 énoncés au passé :

*"Je voyais constamment le Seigneur devant moi"*  
*" mon cœur s'est réjoui et ma langue a chanté d'allégresse"*  
*" Tu m'a fait connaître les chemins de vie"*

(Ces énoncés de bonheur disent ce qui reste de l'expérience passée et qui autorisent le sujet à parler au présent).

- 3 énoncés au futur :

*"Tu n'abandonneras mon âme [ma vie] au séjour des morts"*  
*" Tu ne laisseras pas ton saint voir la corruption"*  
*"Tu me rempliras de joie par la vue de ta face"*

Selon Pierre, ce psaume est la prière de Jésus au séjour des morts. Dans la mort, le Christ parle encore. Il soutient que sa chair ne connaîtra pas la corruption mais qu'elle reposera dans l'espérance. Ces paroles ne peuvent être adressées que d'être la reprise inversée du discours de l'Autre, c'est-à-dire du discours tenu par le Père : "Je

n'abandonnerai pas ta vie au séjour des morts. Je ne laisserai pas mon saint voir la corruption". Tel est le réel-extrême : le moment où l'espérance en la promesse du Père traverse l'épreuve sans retour.

### *L'exaltation de Jésus (29-36)*

Cette dernière séquence rapporte le second moment de l'aventure de Jésus qui va de la résurrection à l'effusion de l'Esprit. *"Exalté par la droite de Dieu et ayant reçu du Père l'Esprit, l'Esprit-Saint promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez"* [à savoir le parler en langues].

Ce texte, de nature trinitaire, reconnaît Jésus comme Seigneur, et le situe au croisement de la Promesse comme parole du Père, et de l'Esprit comme don de la vie. C'est à cette place que la figure de Jésus se détache de deux autres figures : David le Prophète, dans l'ordre de la promesse ; David le Patriarche, dans l'ordre de la transmission de la vie.

- La résurrection du Christ accomplit de fait la promesse faite à David concernant le Messie. Est Messie, Christ, celui qui peut dire *"ma chair n'a pas vu la corruption"*. Or David est mort, sa tombe est parmi nous. Est Messie, *"le Seigneur à qui le Seigneur a dit : Assieds-toi à ma droite"*. Or David *"n'est pas monté aux cieux"* : il ne pouvait donc porter les Ecritures en vérité. Jésus le peut. Ajoutons que, sans lui, la promesse des Ecritures resterait en suspens, le Messie une figure vide : seule la référence à Jésus accomplit la vérité des Ecritures, lui seul n'a pas été abandonné au séjour des morts, lui seul est monté aux cieux. C'est pourquoi Pierre peut conclure *"que toute la maison d'Israël le sache avec sûreté : Dieu l'a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié"*.

- Mais tout cela n'est révélé que parce qu'il y a un *corps humain* en cause, ce que Pierre met en scène en rappelant que ce corps est issu de la maison de David. Selon cette perspective, David tient le rôle de Patriarche, c'est-à-dire le Père au commencement. Ce David-là permet de faire apparaître le soubassement absolument indispensable à toute cette histoire dont la foule est partie prenante. Le soubassement n'est rien d'autre que la lignée des générations issues de David. C'est elle qui, dans la foulée de la Promesse, fait qu'il y a de la chair et donc qu'il peut y avoir résurrection. Et c'est dans cette lignée que

s'inscrit Jésus, issu des "reins de David". Mais la difficulté, c'est de bien entendre la lignée.

Ou bien on la réduit au parcours qui va de son commencement à son terme : son commencement, les "reins de David" ; son terme, le "tombeau" encore présent parmi nous. Si la lignée n'engendrait de la chair que pour remplir le tombeau, la résurrection de Jésus serait un fait merveilleux, elle n'aurait aucun effet de salut pour Israël.

Ou bien la lignée qu'engendre David comme Patriarche, c'est une descendance sous hypothèse, - l'hypothèse de la promesse : "*Je ferai asseoir sur ton trône le fruit de ta descendance*". Alors, la promesse fait que la résurrection de Jésus, parce qu'elle s'inscrit dans la lignée de David, devient signifiante, et salvifique, pour tout le peuple.

Le rôle que Pierre attribue à la foule s'en trouve éclairé. Pierre dit : "vous l'avez supprimé" - vous l'avez donc retranché de votre "génération dévoyée", celle qui vénère les Patriarches dans leurs tombeaux. Or, en le rejetant hors de ce genre de lignée, vous l'avez replacé dans la seule lignée où Dieu pouvait l'atteindre, non pas à la place désignée par le tombeau toujours plein, mais à la place désignée depuis le commencement par la promesse faite à David le Patriarche et à sa descendance.

Observons que le discours de Pierre n'accuse pas son auditoire, il ne le culpabilise pas, bien mieux : il lui fait entendre que ce qu'ils ont fait, la livraison de Jésus, leur révèle maintenant la plénitude de la Promesse portée par David. En fonction de quoi il peut leur adresser cet appel : "*sauvez-vous de cette génération dévoyée*". Est dévoyée la position selon laquelle les fils ne seraient que de la chair produite par les pères pour remplir les tombeaux. Est porteur de salut, la naissance à la suite de Jésus dans la lignée suscitée par la Promesse.

Derrière cet ultime appel de Pierre à Pentecôte se profile le choix que le livre des Actes ne cessera de reposer, et plus particulièrement au peuple de la promesse : fidélité à la promesse, ou fidélité à la lignée (à une lignée qui ne serait pas engagée dans la promesse).

\* \*

\*

Indubitablement, l'argumentation de Pierre repose sur l'interaction des Écritures avec les événements rapportés. Qu'il s'agisse du parler en langues, du ministère de Jésus, de sa fixation sur la Croix, de sa résurrection, de sa session à la droite du Seigneur, - en somme, de l'identification de Jésus comme Messie, la compréhension de ces événements resterait, hors les Écritures, dubitative, hésitante parce que, comme tout événement, ceux-ci sont susceptibles de multiples interprétations. Inversement sans l'attestation finale de la résurrection, les Écritures perdraient quelque chose de leur ancrage dans le réel. C'est donc par les Écritures que les événements rapportés adviennent au sens, et c'est par l'événement attesté de la Seigneurie du Christ que les Écritures prennent appui sur le réel. On peut en conclure qu'on ne peut croire à la résurrection sans croire aux Écritures ; ni croire à l'accomplissement des Écritures sans croire à la résurrection<sup>5</sup>. Le croire résulte de la jonction, quasi structurelle, entre l'Écriture et les événements. Mais cette jonction ne fait révélation que par l'Esprit. Elle n'a rien d'une démonstration logique. C'est pourquoi le croire est un acte libre. Libre parce qu'il n'est pas rationnellement démontré que les Écritures soient un Livre Un, ni qu'elles doivent s'accomplir, et s'accomplir d'une seule façon. Libre parce que, d'autre part, leur accomplissement par la résurrection n'est qu'un moment, le premier des accomplissements promis au Corps du Christ tout entier, et que ce grand Corps est actuellement en souffrance, en butte aux épreuves et obscurités du temps : l'inaccompli laisse mystérieuse la Promesse, il reste caché en elle. Libre enfin parce que la compréhension de ces épreuves exigent du croyant qu'il épouse les attitudes, les pratiques et l'espérance du Christ jusque dans sa passion, et que, sous l'action de l'Esprit, il endure la faim de la justice, le poids de la croix, l'espérance de vivre.

François GENUYT

*Dominicain*

---

5. "Du moment qu'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, même si quelqu'un d'entre les morts ressuscite, ils ne seront pas convaincus" (Lc 16-31).